

Michel poursuivi par les siens

Le paradis à la fin de vos jours de Michel Tremblay. Mise en scène de Frédéric Blanchette, Théâtre du Rideau Vert, du 12 août au 13 septembre 2008

Sylvain Lavoie

Number 224, January–February 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, S. (2009). Michel poursuivi par les siens / *Le paradis à la fin de vos jours* de Michel Tremblay. Mise en scène de Frédéric Blanchette, Théâtre du Rideau Vert, du 12 août au 13 septembre 2008. *Spirale*, (224), 51–51.

Michel poursuivi par les siens

LE PARADIS À LA FIN DE VOS JOURS de Michel Tremblay

Mise en scène de Frédéric Blanchette; Théâtre du Rideau Vert; du 12 août au 13 septembre 2008.

par SYLVAIN LAVOIE

Une connaissance qui me confiait ne pas avoir beaucoup aimé *Le paradis à la fin de vos jours*, livrait par la suite en ondes une chronique plutôt laudative sur la pièce, me laissant encore plus perplexe que je ne l'étais au départ sur la réception critique entourant l'œuvre récente de Michel Tremblay. S'agissait-il là de l'éthique du commentateur, sorte de respect hypocrite des grands personnages-auteurs dont la sensibilité leur fait espérer qu'un jour les critiques « se comporteront en êtres humains », admiration non étrangère à l'exiguité malsaine et parfois castratrice du milieu théâtral québécois? Le commentaire comportait tout de même un bémol pour déplorer quelque peu l'atténuation de l'effet de surprise contenu dans *Encore une fois, si vous permettez*, pièce créée dix ans plus tôt qui constitue en quelque sorte la première partie du *Paradis à la fin de vos jours* et à laquelle il faut inévitablement faire référence si on veut rendre compte de la plus récente « création » de Tremblay.

Encore une fois bis

J'ai découvert Tremblay par la lecture des *Belles-Sœurs* et le théâtre grâce à *Encore une fois, si vous permettez*, production que le Théâtre du Rideau Vert présentait en tournée québécoise à l'automne 1998. Une sortie collégiale m'avait permis d'assister à cette pièce qui m'avait ému aux larmes et fait rire aux éclats, et que Pierre L'Hérault qualifiait à juste titre de « cadeau » (*Spirale*, n° 164), offert autant à Rita Lafontaine et André Brassard à qui l'œuvre était dédiée qu'à la mère de l'auteur qui recevait alors un véritable hommage, et au public qui avait la chance d'assister à un véritable petit chef-d'œuvre. Tout néophyte que j'aie été, et même si je n'avais pas saisi les nombreuses références à l'œuvre, je n'avais pourtant pas manqué d'apprécier ce grand moment de théâtre porté par une complicité qui s'admirait alors même que je ne connaissais pas les

autres pièces du dramaturge. Et que dire de l'interprétation remarquable de Rita Lafontaine! *Encore une fois, si vous permettez*, c'était « sa pièce à elle » : la pièce de Nana, sa cuisine, ses histoires et ses exagérations, son envolée. En ce sens, Tremblay n'aurait pas pu produire plus belle œuvre pour saluer sa mère. Tout était évoqué : le théâtre, la maladie, la mort, la famille, l'amour, l'homosexualité, la postérité, et ce, à travers les yeux d'un jeune homme rêveur qui vieillissait en même temps que celle qui l'avait engendré.

Quelque quarante-cinq ans plus tard, on retrouve Nana monologuant avec une exaspération chronique toute liée à son ennui (« on dirait que je couve quequ'chose qui ressemble à une dépression ») alors qu'elle vient témoigner de la platitude du paradis, « *parking sans fin de petits nuages sans intérêt* ». Ce spleen est surtout attribuable à la désillusion que vit Nana, victime des affabulations d'un clergé (d'où le titre de la pièce à la deuxième personne, promesse adressée à tous ceux qui ont bien voulu y croire) qu'elle critique désormais vertement, vilipendant la hiérarchie sur laquelle s'érige l'Église jusqu'à se demander si les clercs méritent le paradis. Elle peut les attaquer, car aucun religieux n'a daigné se présenter à elle depuis son trépas et elle attend toujours de voir le « *Noyau Central* ».

C'est encore une fois elle, le noyau, autour duquel se trouvent rassemblées sa famille et celle de son mari, à sa droite sa mère et à sa gauche sa belle-mère. Pour représenter ce stationnement de trépassés, quatre-vingt-dix chaises, disposées verticalement sur huit rangées, permettent, selon le scénographe (Olivier Landreville) de « *sentir la cuisine des Belles-Sœurs et [...] la blancheur des cieux* ». Sur ces sièges sont inscrits les noms de figures composant l'univers de Tremblay : Maria Desrosiers et l'oncle Josaphat côtoient, entre autres, les Pierrette Guérin, Françoise Durocher et Gisèle Schmidt

avec, en plein centre et côte à côte, les chaises d'Yvette Brind'Amour et de Mercedes Palomino. Le texte a été bonifié de deux extraits sonores tirés d'*Encore une fois, si vous permettez*, à savoir l'épisode de la tante Gertrude qui se passe le bras dans son torse manuel, et la remarque du fils à sa mère voulant que son *roast beef* soit trop cuit. Le clin d'œil à l'œuvre comprend également la voix de Linda Lauzon qui dit à sa mère : « *C'est rien que ma tante Rose. J'sais pas pourquoi j's'rais polie avec elle!* »; extrait appuyé, intelligibilité oblige, par la fameuse photo de la création des *Belles-Sœurs*. En guise de conclusion pour Nana — après qu'elle a ressassé quelques souvenirs —, une fin similaire à la précédente, c'est-à-dire de la musique annonçant une sorte d'assomption, cette fois-ci suivie d'une pluie de timbres à la référence certaine mais à la pertinence douteuse.

Célébrer sa prolixité

Il s'agit ici d'une (autre) célébration. Le metteur en scène ne manquait d'auteurs pas de le souligner : « *Évidemment, cette pièce est offerte dans le cadre du 40^e anniversaire de la création des Belles-Sœurs, cela lui donne une portée historique en quelque sorte.* » Mais célébrer à ce point le passé n'est-il pas une façon d'éviter le présent? Les quelques témoignages dans le programme le révèlent : l'enthousiasme semble certain mais la pièce en tant que telle est ignorée, mises à part deux affirmations des concepteurs qui parlent du défi de « *symboliser ce paradis sans faire de petits nuages ouateux* » afin d'éviter de « *tomber dans l'illustration de clichés* ». C'est dire ce que la valeur du texte inspire comme seuls discours. Ou comme non-discours...

La pièce, offerte à « *[[] a belle Rita en or massif* », écrite et présentée récemment à Denise Filiatrault — qui a réussi à l'insérer dans le programme déjà complet de la 60^e saison du Rideau Vert —, prouve, même pour une comédienne de

la trempe de Lafontaine et pour un jeune metteur en scène talentueux et inspiré comme Blanchette, qui s'appuie sur une scénographie fort intéressante, l'impossibilité de faire d'un texte somme toute moyen un grand spectacle comme l'avait été *Encore une fois, si vous permettez* à sa création. Il n'est pas rare que les suites soient décevantes. Avec Tremblay, on constate que même le matériau le plus ductile ne peut être étiré indéfiniment. *Le paradis à la fin de vos jours* confirme la navrante débandade du père de la dramaturgie québécoise qui ose pourtant encore se célébrer à grand renfort de flagornerie envers les instances qui l'ont découvert. L'attention que l'on continue de porter à l'auteur vient corroborer la proposition bourdieusienne que « *la connaissance des noms [...] excède largement la connaissance des œuvres* ». On reste attaché à une idée de Tremblay, on l'adore pour un passé visiblement révolu. C'est aussi ce qu'il conviendrait d'appeler le triomphe de l'allusion : il ne suffit que de quelques associations et liens faciles, de quelques rappels de noms (même le metteur en scène a cru bon d'en rajouter) et la compagnie est contente. Il s'agit en fait moins d'autoréférentialité que de récupération douteuse, d'une écriture newtonienne, où rien ne se perd et rien ne se crée, sans vraiment toutefois se transformer.

On peut cependant admettre que la scène du curé réprimandant Nana devant son fils parce qu'elle n'a pas d'argent pour payer sa dîme est émouvante; il faut avouer que le récit d'une mère triste de paraître vieille devant ses enfants est plutôt touchant, et que si l'histoire de la tante Amanda et de l'arbre de Noël à quelque chose de réchauffé, elle demeure divertissante. Mais pour le reste, on conviendra qu'on a amplement fait le tour.

À vrai dire, la seule chose que *Le paradis à la fin de vos jours* commémore est le dixième anniversaire de la signature du dernier texte de valeur de Michel Tremblay. ●